

SUCCÈS FLATTEUR



Cousin Tom (d'un air enflé).—Je vous y ai pris ! Quelle rougeur éloquent vous a monté au front quand monsieur Alfred est venu vous demander à valser !
E Grace.—Vrai ! Ça a paru ? Que je suis fière ! Je tâchais de toutes mes forces ; mais il me semblait que je n'avais pas réussi.

Au point de vue humain, je pense que, tous, vous me donnerez raison, quand je vous affirmerai que le spectacle public de tortures infligées à des êtres sans défense est malsain pour les mœurs d'une nation. Que c'est un acte de cruauté dont il faut bien se garder de faire montre devant les enfants et les inintelligents. Car d'appliquer la brutalité aux bêtes à l'appliquer aux gens, il n'y qu'un pas.

* *

Un Gavroche—Il a du bon parfois, Gavroche voyait avec tristesse une vieille mégère fouaillant avec rage sa pauvre bourrique qui ne voulait pas avancer :

—Hé ! la vieille ! lui cria le gamin, ne tape donc pas tant que ça... Tu ne sais pas ce que tu deviendras.

Furieuse, la mégère voulut aussi fouailler Gavroche. Ah ! ouiche !... il s'était éclipsé.

* *

J'ai été témoin de la scène suivante :

A Marseille, un négociant d'épicerie et vins en gros, rappela son charretier qui partait pour faire ses livraisons en ville :

—Père François, attendez un peu ; on a oublié un hectolitre (290 lbs.) pour M. Justin, du haut de la côte Saint-Charles ; puisque vous allez par-là, on va vous le remettre.

—Mais, monsieur, mon cheval est déjà trop chargé, et la côte est dure à monter, observa le charretier.

—Baste ! fit le patron, 290 livres de plus ou de moins, ça n'y paraîtra pas.

—Ça n'y paraîtra pas pour vous, je ne dis pas, mais pour mon cheval, ça y paraîtra. La bête est vieille.

—Troum de l'air ! cria le marseillais, parfois vif comme la poudre, en voilà des histoires, tu vas prendre ce fut ou sinon...

Sinon, quoi ? répliqua très froidement le brave charretier ; vous me renverrez ? Hé bien, non, je ne le prends pas, et c'est dit.

Voilà vingt ans que je suis à la maison, monsieur ; avez-vous jamais eu à vous plaindre de moi ? Non, n'est-ce pas ? Pas plus que moi de vous, du reste. Mais voilà aussi mon cheval, mon Gaspard, que je conduis depuis quinze ans : c'est mon ami. Si je le charge plus qu'il ne peut traîner, et si pour arriver, je suis obligé de l'abîmer de coups de fouet, pensez-vous qu'il restera mon ami ? et qu'il ne se dira pas : " Mon maître est devenu injuste et méchant " ? Si, il se le dira, et n'ayant plus été pour lui ce que j'étais, il ne sera plus pour moi comme auparavant, je n'en ferai plus rien qui vaille. Et maintenant, renvoyez-moi, ne me renvoyez pas, cela m'est égal ; mais, Capdebious ! zé né prendrai pas votre fut.

Le patron se mordit les lèvres, hésita un moment, puis il finit par dire :

—C'est bien, François, attendez-moi une minute.

Il rentra au magasin et en ressortit au bout d'un instant.

—Tenez, mon ami, voilà une pièce de vingt francs ; prenez un cheval de renfort et aussi le fut de M. Justin. Vous n'aurez point de monnaie à me rendre ; ce sera pour boire à ma santé.

Les leçons justes et méritées sont bien souvent données par plus petit que soi.

* *

Oui donc ; pitié pour les bêtes, et protection aux faibles !

Et vous, chères lectrices, dont la gracieuse bouche sait si bien dire les choses et nous persuader ; quand vous voyez un brutal maltraiter son cheval, son bœuf ou son baudet, mettez, par

FIVE O'CLOCK TEA



Morne le tramp.—Sais-tu que ça épuise cette vie vagabonde que nous menons.
Duracœur.—Épuise ! Ça me prend tellement tout mon temps que je n'ai pas de loisir pour la moindre chose.

LA SUPPRESSION DU TRAVAIL



Adolphe.—Hello ! Te voilà reçu de l'ordre du chien d'arrêt !
Tom.—Une invention immense, mon cher ! Je me jette à l'eau, et je le laisse nager. Ce que ça me sauve de travail !

une simple parole, votre douce intervention au service de la victime.

Vous ne sauriez l'employer pour un meilleur résultat.

GUSTAVE D'EVZIN.

UN DÉTAIL OMIS

Premier tramp.—Moi, je fais de l'argent avec tout ce que j'entreprends.

Second tramp.—Tu dois être riche alors ?

Premier tramp.—Mais je n'ai encore rien entrepris.

UN POIDS ET UNE MESURE

Pharmacien.—J'ai des scrupules de conscience monsieur.

Client.—Vous devriez bien avoir aussi des onces et des livres.

LE CRAPAUD ET LES ABEILLES

Il paraît que le crapaud est un ennemi assez redoutable des abeilles, pour lesquelles il montre un goût prononcé.

M. Guétier, de la Société impériale russe d'acclimatation, dit le *Cosmos*, a eu l'occasion d'observer un soir, au rucher de la Société, un crapaud qui, monté sur la planche conduisant à l'ouverture de la ruche, guettait les abeilles et les avalait une par une, au fur et à mesure de leur arrivée. L'animal était si absorbé dans sa chasse qu'il laissa l'observateur approcher sans discontinuer son travail de destruction ; et cela dura ainsi pendant une heure et demie.

Ayant ouvert le crapaud, M. Guétier trouva son estomac littéralement bourré d'abeilles.

Pour se rendre compte de l'étendue du préjudice causé par cet animal, M. Guétier en attrapa plusieurs au hasard dans l'herbe du rucher ; tous contenaient des abeilles.

Mis ainsi en garde, M. Guétier surprit souvent, depuis, des crapauds occupés à attendre les abeilles à l'entrée des ruches. Il est donc évident que, non content de manger les abeilles attardées qui n'ont pu monter à la ruche, le crapaud se livre à une chasse systématique.